

Pierre de SAVOIE, comte de SAVOIE,
seigneur de Saint-Georges-d'Espéranche
et son maître d'œuvre

MAITRE JACQUES de SAINT-GEORGES

2^e PARTIE

Au service de Philippe, comte de Savoie

Avant de mourir, le comte Pierre avait fait un testament, le 7 mai 1268 : il instituait son frère Philippe héritier du Comté de Savoie et sa fille Béatrix, épouse du Dauphin Guigues, héritière de ses domaines patrimoniaux acquis dans le pays de Vaud et dans le Viennois (1).

Mais, quelques jours plus tard, le 14 mai, sur son lit de mort, à Pierre-Châtel, il adjoignait un codicille : « Pour assurer la paix et l'accord entre ses successeurs », il ajoutait à la part de son frère les châteaux de Fallavier, de Demptézieu, l'hommage d'Albert de la Tour... le château de Genève, tous ses « biens » particuliers, qu'il avait acquis par ses propres deniers ou à l'aide de son épée... (2).

Peu de temps après, Béatrix et Agnès, fille et épouse du comte Pierre, déclaraient en présence de l'évêque de Genève, vouloir observer les dispositions testamentaires de leurs père et mari...

Philippe rentrait ainsi en possession, non seulement du comté de Savoie, mais des conquêtes personnelles de son frère, le Petit Charlemagne.

En prévision de cet événement, « l'Élu de Lyon », dès l'année précédente, avait abandonné ses bénéfices ecclésiastiques et épousé une honorable veuve, mère de douze enfants, Alice de Bourgogne : il assumait déjà de ce fait le titre honorifique de comte palatin de Bourgogne.

Philippe, huitième fils du comte Thomas, n'était pas destiné à monter sur le trône : « nourri en cour de Rome », il devait être d'église ; au demeurant, il fut un grand seigneur du monde féodal (3).

Pendant que son frère Pierre s'était taillé une principauté per-

(1) Guichenon : *Hist. Maison de Savoie*, p. 75.

(2) Wurtembergèr : *Peter der zweite*, T. IV, n° 751.

(3) Beyssac : *Les membres de la maison de Savoie au chapitre de Lyon* 1911, p. 13.

sommelle en Suisse Romande et un domaine féodal à Bourgoïn (4) et dans ses environs, à Demptézieu et à Fallavier, l'Élu de Lyon avait acquis de son côté tout un apanage de « châteaux » dans ce pays viennois de l'est lyonnais où ses ancêtres étaient possédés dès leur origine.

En 1245, un parchemin lui donne le titre de « seigneur du château de St-Symphorien-d'Ozon ».

Drodon de Beauvoir lui hommage « Jonage et ses confins » en 1252.

Pierre de Savoie lui cède la jouissance de ses acquisitions faites à St-Georges-d'Espéranche et à Septème et ne conserve qu'un droit de fief (5).

Diverses pièces d'archives qualifient Philippe de seigneur de Voiron et de Tolvon (1258), d'autres de seigneur de Bocsozel (1264) (6).

Dans tous ses châteaux, l'Élu de Lyon fit élever des constructions neuves (6 bis) ; devenu comte de Savoie et de Bourgogne, il resta un grand bâtisseur de forteresses et les talents de maître Jacques, le maçon, furent souvent mis à contribution.

« Maître Jacques reçoit dix livres pour ses travaux du 1^{er} avril au 15 août 1269 » (7).

En 1271, le « Castellan » d'Yverdon, sur la vue de lettres du seigneur comte, verse à maître Jacques, le maçon, 41 sols, 3 deniers.

A cette date, les constructions d'Yverdon sont apparemment terminées et notre maître-maçon sera envoyé sur d'autres chantiers. Nous pouvons suivre quelques-uns de ses déplacements avec les pérégrinations de la cour de Savoie.

Le comte Philippe fut, sans contredit, un prince itinérant, sans résidence fixe, habitué à se transporter d'un de ses châteaux à l'autre, tantôt avec toute sa cour, tantôt avec son seul conseil privé. Il séjournait ainsi selon le gré des circonstances à Chambéry, Evian, Chillon, Voiron, Saint-Georges-d'Espéranche, etc...

Le château de St-Georges, qu'il avait fait construire au temps où il n'était encore que l'Élu de Lyon, fut une de ses résidences préférées en Viennois : il y avait là, la « chambre du comte » qu'il occupa des mois entiers lorsqu'une malencontreuse maladie, l'hydropisie, le rendit impotent pour se déplacer à cheval.

C'est à St-Georges-d'Espéranche que le 4 décembre 1270, se célébra le mariage d'Hippolyte, une des sept filles d'Alice de Bourgogne, sa femme ; elle épousait le jeune Aymaret, fils du comte de Valentinois (8).

(4) Philippe de Savoie, dès le début de son règne, le 14 mai 1269, « donna à Humbert de la Tour, pour le récompenser de ses bonnes intentions, toutes les acquisitions faites à Bourgoïn par Pierre de Savoie, en augmentation du fief qu'il tenait de lui ». Il conserva néanmoins dans cette ville ses propres vassaux qui lui rendirent hommage en 1280. (*Arch. de l'Isère* B 3400 + B 3611).

(5) *Arch. Isère* B 3894.

(6) Id. B 3605, 3606 et suiv. Le comte Boniface avait donné à son oncle et tuteur, Philippe, les châteaux de Voiron et de Bocsozel, dès 1254.

(6 bis) La Tour de Saint-Symphorien, construite au XIII^e siècle, s'est écroulée le 26 novembre 1840.

(7) *Arch. de Turin*, Inv. 70, paquet 1, no 2.

(8) *Arch. Isère* B 3530.

Philippe se trouvait encore à St-Georges à l'époque du carême 1271 : « le samedi avant le dimanche de la Passion », la dame de Thoire et de Villars, accompagnée de ses deux fils, venait le prendre à témoin de sa querelle avec sa nièce, Béatrix, la grande Dauphine, au sujet de l'héritage d'Aymon de Faucigny.

Une pièce d'archives révèle encore sa présence en ce lieu le jour de la Pentecôte (24 mai 1271), et au début du mois d'août, dans ce château du Viennois, il recevait la visite d'un personnage de marque, le prince Edmond, second fils du roi d'Angleterre Henri III, neveu lui-même du comte Philippe.

Le comte et le prince anglais furent pris comme arbitres le 3 août 1271, pour terminer le différend suscité par la succession du Faucigny (9).

Le 23 août, la cour de Savoie est à Chambéry : « on alloue 12 sols à maître Jacques, le tailleur de pierre (lathomo) sur ordre du seigneur comte et 2 sols de frais de déplacement pour être allé à Montmélian, avec un compagnon », sans doute travailler à quelque construction en cours dans cette forteresse (10).

Durant l'été 1272, le comte Philippe est obligé de guerroyer, de se rendre à Morat en Suisse à la tête d'une armée (11) ; mais l'année suivante, nous le retrouvons installé avec sa cour au château de St-Georges-d'Espéranche.

C'est à St-Georges, le 2 avril 1273, un dimanche des Rameaux, que Béatrix, fille du comte Pierre et veuve du Dauphin Guigues, « se donne en épouse, au baron Gaston, vicomte de Béarn ».

Tout un brillant cortège de chevaliers entourait les nouveaux époux, quelques-uns venus du lointain Béarn : Guillaume, évêque de Bazas, Guillaume de Fronsac, Simon de Joinville, le frère de l'historien de saint Louis... (12).

C'est à St-Georges également que le comte Philippe reçut, au retour de la croisade, le jeune roi d'Angleterre, Edouard I^{er}, celui-là même qui devait plus tard appeler en Grande-Bretagne, maître Jacques et en faire l'architecte de ses forteresses féodales construites au Pays de Galles.

Edouard rentrait de la croisade paré du prestige de l'Orient : il avait été le seul prince fidèle à la pensée de saint Louis, son oncle par alliance, qui lui avait avancé 70.000 livres pour participer à son expédition. Les croisés anglais étaient arrivés à Tunis après la mort du roi (25 août 1270) ; son père, Henri III, le pressait alors de rentrer en Angleterre : il n'en fit rien, passa l'hiver en Sicile pour faire voile vers la Syrie au printemps 1271.

Le prince Edouard débarquait à St-Jean-d'Acres le 9 mai : la situation était critique pour les chrétiens, la fameuse forteresse, le « Krak des Chevaliers » venait d'être enlevée, enceinte par enceinte, à ses défenseurs, les Hospitaliers du Temple, futurs chevaliers de Malte.

Edouard, bon soldat et excellent diplomate, dégagea par d'utiles chevauchées la région de St-Jean-d'Acres, renoua la précieuse alliance mongole et inspira à Baïbars, le terrible sultan, le respect

(9) *Regeste Dauphinois*, n° 10946.

(10) J.-A. Taylor : *Master James of St-Georges* in « The English Historical Review », oct. 1950, p. 454.

(11) Rodolphe de Habsbourg, l'ancien rival du comte Pierre, venait de mettre le siège devant le donjon du comte de Neufchâtel, vassal du comte Philippe.

(12) Valbonnais : *Hist. Dauphiné*, II, 10.

des armes franques, si bien que ce dernier accorda aux chrétiens de Syrie une trêve de 10 ans et 10 mois, le 22 avril 1272. (13).

En quittant l'Orient, le prince anglais s'arrêta de nouveau en Sicile où il apprit la mort de son père, survenue le 16 novembre.

Nullement pressé de rentrer en Angleterre, il se mit en marche à la fin de l'hiver ; en février 1273, il était à Rome ; après de longues étapes dans les cités italiennes, il gagna, par le Mont-Cenis, les Etats de son oncle Philippe, au mois de juin seulement. La cour de Savoie résidait alors en Viennois, au château de Saint-Georges-d'Espéranche.

Son retour de la croisade ressemble aux randonnées des chevaliers errants dans les romans. Quand il quitta Saint-Georges, il se dirigera sur Paris pour prêter hommage au roi de France, son suzerain pour la Gascogne (il se pique d'observer le code du parfait vassal), mais, en cours de route, il cherchera à redresser les torts, attaquera un brigand de Bourgogne et se battra avec fougue dans un tournoi furieux, avec le comte de Chalon.

« Edouard, par son tempérament, était un féodal et par ses goûts, un Plantagenet, remarque M. A. Maurois : homme superbe, vigoureux, bien fait, avec de longues et fortes cuisses de cavalier, ses plaisirs favoris étaient la chasse et le tournoi... » (14).

Saint-Georges et ses forêts voisines furent peut-être témoins de ses exploits ; la chose certaine, c'est que Philippe, à la vue de son chevaleresque neveu, s'empressa de lui rendre hommage en reconnaissant tenir en fief de lui la ville de Saint-Maurice-en-Chablais ; par cet acte féodal solennel, passé au château de Saint-Georges le 25 juin 1273, il reconnaissait sa nouvelle suzeraineté royale.

Pendant son séjour à St-Georges, le jeune roi reçut la visite des seigneurs du voisinage, de l'archevêque de Vienne en particulier : celui-ci venait intercéder auprès de lui en faveur du sire de Tournon sur le Rhône : ce dernier avait appris par des amis que le souverain était courroucé contre lui et il y avait de quoi.

Lors du départ de la croisade, un groupe de croisés anglais, qui devaient rejoindre Edouard à Aigues-Mortes, avaient été attaqués sur le Rhône par les gens de Tournon ; ceux-ci leur avaient même dérobé un radeau de charpente (ratel de fust), qu'ils avaient acheté pour ses navires. Sur les instances de la comtesse et de l'archevêque, Guillaume de Tournon obtint son pardon ; au lendemain de la St-Jean-Baptiste, Guillaume est au « chastel de Saint-Georges », il se fait « homme lige du roi Edouard, sauf la foi qu'il doit au roi de France », lui rend hommage de ce qu'il tient en franc fief au château de Vézerance, de l'archevêque de Vienne et exempte désormais de tous péages sur le Rhône les pèlerins anglais (15).

Cette anecdote dénote le prestige du jeune roi d'Angleterre en même temps que l'amitié qui liait la cour de Savoie à celle de Londres.

On peut supposer que le monarque anglais, lors de son séjour à St-Georges, s'intéressa aux constructions militaires de cette « ville

(13) René Grousset : *L'épopée des Croisades*, 1939, p. 375.

(14) A. Maurois : *Hist. Angleterre*, 1937, p. 190.

(15) F.-M. Powick : *King Henri III and the Lord Edward*, Oxford 1947, T. II, p. 613.

neuve », et à l'expérience de ce maître constructeur qu'était maître Jacques. Car, trois années plus tard, quand Edouard aura conquis le Pays de Galles du nord, il fera appel à ses talents pour bâtir les places fortes destinées à consolider sa nouvelle conquête : les tours à huit pans de la citadelle de Caernavon, élevées sous la direction de maître Jacques font songer aux tours octogonales du château de St-Georges.

**

Pendant l'automne 1273, la cour de Savoie séjourne au château de Chambéry ; « on donne 14 sols à maître Jacques, le tailleur de pierres (lathomo) pour se rendre en Viennois. En novembre, il est de retour ; on lui confie diverses autres missions, parfois avec un compagnon, maître Jean de Gray » (16).

En février 1274, le comte Philippe réside au château d'Evian et les comptes de sa maison mentionnent plusieurs sommes versées à notre maître d'œuvre pour ses déplacements. Un article est assez curieux : « le 18 mars à Evian, à maître Jacques le tailleur de pierres (lathomo) pour ses frais, pour retourner à St-Georges, 10 sols ». C'est là un indice que St-Georges-d'Espéranche était bien le port d'attache de notre maçon.

Au mois de mars, maître Jacques est de retour à la cour de Savoie, qui, à cette date, est installée au château de Chillon, sur le lac Léman. Son activité professionnelle est à nouveau mise à contribution sur les chantiers du voisinage... ; les comptes savoyards en font foi ; on lit également dans ces mémoires : « le 14 mai 1274, à Chillon, il est alloué 4 sols au « garçon » de maître Jacques le maçon pour aller à la Côte et à Voiron », et deux jours plus tard, « 14 sols à maître Jacques lui-même pour se rendre à la Contamine ».

Le 28 juin, maître Jacques est à Voiron avec Philippe de Savoie ; on lui donne 40 sols sur les 4 livres qui lui étaient dues annuellement pour l'entretien de son cheval de selle (pro roncino suo tenendo) ; on lui alloue également 25 sols pour aller en Viennois.

Le 28 août, il est de retour à Voiron et il reçoit 25 sols pour se rendre à la Côte-St-André avec le seigneur Pierre de Langes.

Le 5 septembre, les mêmes compagnons sont envoyés en Bresse, puis le 26 du même mois, maître Jacques, seul, part pour 15 jours à La Côte et à St-Laurent (du Pont).

A partir d'octobre 1274 et jusqu'en juillet 1275, la cour de Savoie réside à St-Georges-d'Espéranche. De là, maître Jacques est envoyé à plusieurs reprises, tantôt seul, tantôt avec l'intendant ou le chapelain du comte, messire Bosen, à Bourg-en-Bresse, à la Côte-St-André, à Voiron et à St-Laurent (du Pont). On peut en déduire que des constructions militaires étaient en cours dans ces diverses localités.

Dès 1262, Philippe avait hérité d'Alexandre, seigneur de Bâgé, de Bourg-en-Bresse et du château de Châtillon (17). A Bourg,

(16) Textes latins des archives de Turin, publiés par M. A. Taylor, loc. cit. p. 454, et suivantes.

(17) Arch. Isère B 3893. Les remparts de Châtillon-sur-Chalaronne, de forme carrée, bâtis par Philippe de Savoie, sont peut-être l'œuvre de maître Jacques (Jaufred : Précis hist., 1844, p. 68).

comme dans ses autres châteaux patrimoniaux, il devait faire élever des constructions nouvelles.

Philippe était encore « l'élu de Lyon », quand il commença à s'intéresser à La Côte-St-André en tant que seigneur de Bocsozel. Les pièces d'archives témoignent de ses achats et de ses échanges avec le prieur et divers seigneurs du lieu. Devenu comte de Savoie, il voulut faire de La Côte une place-forte sur les frontières de ses Etats en Viennois. Les travaux de construction devaient être en chantier en 1274-75 ; à cette date, maître Jacques reçoit à plusieurs reprises des indemnités pour s'y rendre ; ils n'étaient pas terminés en 1281. « Antelme, viguier de Bocsozel cède encore des terres au comte Philippe dont il avait besoin pour édifier sa ville de La Côte et le castrum » (18).

Il est permis de supposer que les talents de maître Jacques furent mis à contribution pour les plans ou les travaux du château de la Côte : si l'on en croit le chroniqueur Paradis, cette forteresse comprenait : « quatre corps de logis, flanqués de quatre tours rondes et tout autour un grand fossé ; une porte grillée à fausse herse à l'entrée » (19). D'après M. A. Taylor, « un plan d'ensemble superbe de symétrie, très exceptionnel en Angleterre, était une des marques de maître Jacques ».

La chose certaine, c'est que notre maître d'œuvre, quitta à plusieurs reprises St-Georges-d'Espéranche au cours des années 1274-75 pour se rendre en mission officielle à La Côte-St-André.

Il est non moins certain que maître Jacques travailla à la même époque aux châteaux de Bourg-en-Bresse, de Voiron et de St-Laurent-du-Pont.

La dernière mention d'un traitement effectué à maître Jacques le maçon, dans les comptes de Philippe de Savoie, est du 25 septembre 1275 ; « à Montmélian, il touche 10 sols pour aller en Viennois ».

A la même époque, on donne 2 sols et 6 deniers à Jean Heli, envoyé au seigneur Edmond d'Angleterre, le frère du roi Edouard.

Cette dernière note est un indice des bonnes relations qui continuaient à régner entre la cour de Savoie et celle de Londres. Ces dispositions d'amitié pour la Maison d'Angleterre, Philippe de Savoie les conserva jusqu'à son lit de mort : quand, au cours de sa dernière maladie, il fit son testament au château de Rossillon où il devait mourir, il désigna, pour faire ses legs pieux, sa nièce Eléonore d'Angleterre et le roi Edouard, son fils, à l'exclusion de tous ses autres neveux et nièces (20). On conçoit, dans ces conditions, que le départ de maître Jacques, maître d'œuvre de la cour de Savoie, pour la cour d'Angleterre, n'est pas invraisemblable : « la suzeraineté du roi Edouard sur le comte Philippe, dit M. Taylor, et leurs étroites relations, devaient faciliter le transfert d'un technicien hors classe, de la maison de l'un à celle de l'autre ».

(à suivre)

Dr Joseph SAUNIER

(18) Arch. Isère B 3611.

(19) J. Imbert : Histoire de la Côte-Saint-André, p. 27 et 64.

(20) Regeste genevois, n° 1218.